

## FILM DE MASSACRE

Le glissement de l'eau contre les rochers, juste là. Un cri de rapace plus lointain, repris en écho par les parois abruptes des gorges. Bruit de verre brisé, aussi, lorsque Léa bascule sa tête sur le côté. Des débris de vitres en miettes glissent dans son cou, ses cheveux, le long de ses cuisses fines et bronzées. Elle en a même sur les lèvres.

Ouvrir les yeux demande un terrible effort. Son monde, autour, se résume à un cube de tôle repliée, de plastiques déchiquetés. Les airbags ont explosé. La géométrie intérieure de l'habitacle automobile ressemble à une figure improbable, un monde d'arêtes et de creux dans lequel il aurait été impossible de faire entrer un être humain. Sauf que là, les êtres humains étaient déjà à l'intérieur.

Julius, écrasé de lassitude, regarde avec des yeux de statue.

Tantôt il la regarde, cette Léa, avec des prunelles fixes, qui ont l'air de la jauger, de la juger. Elle est interprétée par une actrice très belle, très connue, qui s'extrait, non sans élégance, du 4x4 accidenté.

Tantôt il regarde, de l'autre côté de la fenêtre, ce que les autres ne voient pas, ne verront jamais ; du moins, on l'espère.

Ses oreilles le font souffrir : le glapissement de l'oiseau de proie, et surtout, cette musique lancinante, obscène, de la télé, qui scande le spectacle d'une fille pas morte entourée de corps sans vie.

Sa Léa, la sienne, vient encore de disposer un diffuseur de lavande auprès du canapé. Pour l'apaiser, paraît-il. Ironie de l'existence. Léa, sa femme, porte le même nom que l'héroïne. Mais elle exhibe de grosses jambes, toutes gonflées ; ça s'arrangera, dit-elle. *Après.*

« *Après* » lui vrille le crâne. Il se lève d'un bond, les tempes bourdonnantes, essuie son front couvert de sueur, vide d'un trait le verre de whisky posé sur la table du salon. Dans un endroit de sa tête, au fond de ses fosses nasales, tout près de son cerveau, règne la pestilentielle odeur des grosses hyènes tachetées. Remugle de la décomposition, qu'elles mangent – quand elles ne s'attaquent pas aux vivants.

Il retombe, assis, punaisé sur les vieux coussins par le sortilège de ce film des années cinquante.

Près du cendrier et du verre, sur la table du salon, les souvenirs qu'il a rapportés de là-bas. Des masques en bois aux yeux exorbités, à la bouche béante et grimaçante. Une machette, qu'il a offerte à Léa, et qu'elle a posée sur un napperon bien repassé.

Julius, avachi dans le canapé, dévore des yeux l'héroïne Léa. Elle s'est redressée, le visage plein de traces sanglantes, sur l'écran, dans un dégueulis de musique sentimentale. Elle titube en laissant derrière elle le 4x4 maudit.

Léa-son-épouse circule autour de lui, dans la pièce ; avec l'allure faussement décontractée qu'elle prend pour lui réclamer « un petit câlin » ; et il se sentira obligé de le lui faire, ce petit câlin. Le médecin lui a filé du Viagra, pas encore très connu du public, même si le battage médiatique soulève les protestations de certains moralistes. Mais ce toubib a compris, que, quand on a vu ce qu'il a vu, lui, on ne peut plus bander normalement. Non.

Il n'en a pas parlé à Léa, sa femme, qui l'attendait dans leur petit coin de Normandie, en exhibant pour ses copines les *masques d'envoûtement*, en bois noir, et *l'arme terrible, qui sert aussi pour défricher la forêt.*

Il fallait bien reprendre une vie normale, après son séjour « là-bas ». Reman-ger normalement, s'habiller chaudement, refaire les gestes de la vie quotidienne. Baiser sa femme, par exemple.

Sauf qu'elle lui est insupportable. Ignorante. Ne se rend pas compte.

\*\*\*

Il se lève nerveusement, quitte le canapé. Se rassoit, hypnotisé. Sous le ciel sombre, les rochers, juste là. Quelque part en Afrique. La belle actrice se redresse, courageusement. Une larme trace un sillon sur sa joue. Un débris de verre brille sur sa lèvre pulpeuse. Au premier plan, des choses immobiles dans la poussière et dans la solitude de leur disparition. Des corps.

Selon qu'ils gisent dans l'ombre ou la lumière, ocres ou gris, ils sentent déjà la mort. Quelques heures plus tôt, ils étaient encore vivants. C'est comme ça, les guérillas. C'est comme ça, dans la vraie vie.

L'Angola, trois fois moins d'habitants que la France, sur une superficie presque du double, ça pourrait être un pays riche, heureux – même si, pour son compte, Il n'en a guère apprécié le climat.

Qu'est-ce qu'il est venu faire là ?

La chance qu'on ne doit pas rater, quand on vient d'épouser une gentille Léa, à qui on doit offrir une maison, des enfants. Pétrole, électricité, il a été très bien payé. Ça, il ne peut s'en plaindre.

Il le savait : on court quelques risques. Une alerte, la première fois, aurait dû le faire réfléchir. En bordure de ville, là où les maisons se transforment en baraques, là où la pauvreté triomphe sur le faux modernisme des quelques immeubles de style international, il avait vu : des membres arrachés, des têtes déchiquetées, des corps carbonisés, arc-boutés dans leur dernier sursaut. Des enfants, même. De ces pauvres gosses qui ne vont jamais à l'école. Il avait vomi.

À ses proches, lors de son premier retour en Normandie, il avait affirmé :

- Un accident, tout-à-fait exceptionnel. Le calme règne, dans le pays. Et une fois passée la steppe assez moche, avec ses aloès et ses euphorbes, il y a des endroits magnifiques, il faut le reconnaître ; des chutes d'eau, dans une végétation luxuriante ...

Lui, il aurait bien vu le développement du tourisme. Avec des copains, sur place, ils se demandaient même s'ils ne se lanceraient pas là-dedans.

Ce qu'il n'avait pas ajouté, c'est qu'en réalité il était presque seul à caresser ce projet, avec la femme d'un des copains. Belle comme une sœur jumelle de l'actrice.

L'actrice Léa, qui s'est éloignée maintenant, et tombe dans une épaisse flaque, dissimulée par de hautes herbes. Julius y est. Comme dans la vraie vie, les marigots, l'humidité sournoise, la moiteur qui colle les paumes, les doigts coupables qui se rejoignent...

\*\*\*

Sa femme lui dit, en le tirant par la main, hors du canapé :

- On passe à table ?

Elle va lui servir encore une fois des frites, et du bifteck. Parce qu'autrefois, c'était son plat de prédilection. Mais à présent, tout a le goût du manioc et du maïs bouillis dans la graisse de porc. Il fixe les masques africains posés de part et d'autre de la machette, sur le napperon blanc. Tuer, tuer tous ces souvenirs. Tuer Léa, pourquoi pas ? Elle ne comprend rien à rien.

Il fait un terrible effort : essayer de s'imaginer à la place de Léa.

Quand il est parti, c'était pour un an ou deux, il avait tout du beau jeune loup plein d'avenir. Maintenant, il ressemble à un de ces animaux grotesques, avec ses ongles qu'il n'a pas le courage de couper, et qui poussent, recourbés comme des griffes, avec sa barbe qu'il ne rase pas souvent, mais qui est pleine de trous – une petite maladie de peau, contractée là-bas.

Bah, qu'il ne lui plaise plus ou qu'elle l'aime encore, qu'importe ? Elle est là, devant lui, avec ses yeux ronds et son gros ventre ; elle lui demande :

- J'éteins la télé ?

Non ! Surtout pas. La musique est devenue humaine ; un fado, qui illustre une fresque d'azulejos. L'Angola, longtemps, a été une colonie portugaise. C'est parce qu'il parlait la langue qu'il a pu partir y travailler, à la fin des conflits. Fin officielle, bien sûr. Mais, dans la réalité...

Léa, plantée devant la télé, sur laquelle s'inscrit, en lettre anglaises et dorées, le mot « Porto », commente :

- Ça doit pas être facile à tenir propre, ces trucs-là.

C'est vrai, qu'avec *Bingléclair*, en poudre ou en vapo, ça brille tout seul.

Elle en a acheté, ajoute-t-elle. Non, pas du porto. Du *Bingéclair*.

\*\*\*

Le film reprend son déroulement. Julius était reparti, une seconde fois, en Angola. C'était bien payé. Mais ses amis, eux, avaient reçu un drôle de salaire.

Ils formaient un petit groupe d'Européens basés sur la côte. Ils ne souffraient pas trop du mal du pays. Parfois même, ils se payaient de petites virées vers l'intérieur, allaient de plus en plus loin.

Un jour, Julius avait proposé :

- On irait à l'est, jusqu'à la frontière ? Vers les cascades ?

- Tu déconnes. Trop dangereux. T'imagines une panne ?

- Allez ! On prend le 4x4, je vous suis en jeep, avec deux véhicules, on ne risque rien.

Vous ne l'avez pas su, parce que les médias ne parlent que des accidents qui causent beaucoup de morts, cellule de prise en charge psychologique, etc. Là, c'était beaucoup plus discret. Un « accident ». Pas de quoi en faire une première page. Juste une mine sur laquelle ils avaient sauté ; et lui, qui suivait, avait filé au plus vite.

Il a repoussé son assiette. Il se vautre dans le canapé. Qu'est-ce qu'elle va devenir, la jolie fille du film, seule dans la nature ? Léa – la sienne – passe l'aspirateur de table. Ça lui perce les tympans. Et puis, les relents de la poubelle, qu'elle vient d'ouvrir. Ça sentirait presque bon, comparé à...

On l'a prévenu : au retour, il se produit des flashes, ça peut être pénible, il faut respirer à fond, et s'occuper aux tâches retrouvées. Construisez un avenir, faites des projets, a dit le médecin. Sa femme lui parle de l'heure d'aller au lit.

\*\*\*

Il avait été rapatrié, immédiatement.

On lui avait demandé s'il avait bien vérifié qu'ils étaient tous morts, avant de partir.

Non, il n'avait pas vérifié, ça ne bougeait plus. Silence total. Juste un cri de rapace, repris en écho par les parois abruptes des gorges.

Depuis, il a des doutes.

Sa machette luit, sur le napperon blanc de la table du salon. L'arme possède un manche solide, une lame qu'il a affûtée, le matin même, avec sa lime tiers-point.

Avant il n'aiguisait que les couteaux de la cuisine.

Mais avant, c'était avant. La Léa de la télé, c'est maintenant. Elle non plus, n'a pas regardé si les autres humains étaient bien morts. Elle s'est relevée, maculée de boue, elle tente d'avancer dans cette chienne de vie. On est environné de morts, tout le temps, et on essaie quand même de vivre.

Pas d'illusions, elle va mourir, elle aussi. Derrière elle, un félin se ramasse, pour bondir. La musique prend des sonorités graves et étranges.

\*\*\*

Pan ! D'une portière pliée, de la tôle pleine d'arêtes, dans laquelle on ne peut imaginer des corps encore entiers, sort une main, un pistolet. Le fauve s'écroule, la main retombe et lâche l'arme. Silence mortel.

L'actrice hurle :

- Julius ! Mon Julius ! Mon amour !

*Julius*, vous vous rendez compte ?

Silence odieux.

Léa – la vraie Léa, sa femme – d'un coup de télécommande a éteint la télé.

Il prend la machette.

Un bruit de verre brisé. Des éclats partout, dans le salon.

Il n'en pouvait plus, il a explosé l'écran, avec son coupe-coupe, explosé, explosé la télé, explosé les images de là-bas, et s'acharne, s'acharne...